

DE L'IDÉOLOGIE DE GAUCHE CHEZ LES INDÉPENDANTISTES AFRICAINS : L'EXEMPLE DE LUMUMBA, TOURÉ ET SANKARA

GUÉBO Josué Yoroba

Université Félix Houphouët-Boigny, Abidjan, Cocody

jguebo@yahoo.fr

Résumé

Le champ politique africain reste marqué par une variation, au moins théorique, de son mode de gestion administrative et politique. Car, si la fin du XIXe siècle consacre – par la conférence de Berlin – le découpage territorial du continent, puis sa mise sous tutelle politique et militaire, la deuxième moitié du XXe siècle, en s'ouvrant sur l'accès à la souveraineté pour plusieurs ex-colonies africaines, remodèle le paysage politique du continent, en redistribuant la carte des rapports entre l'Afrique et l'Occident. Une telle mutation de la relation des pays africains aux ex-métropoles reste portée, a priori, par des approches théoriques dont les figures de Patrice Lumumba, Sékou Touré et de Thomas Sankara demeurent des marques emblématiques. Or, l'agir politique des étendards susmentionnés tient-il, nécessairement de systèmes politiques codifiés ? De quelles traditions ou constructions idéologiques ressortissent les approches théoriques sous-jacentes à leur action ? Quels traits caractéristiques permettraient de tenir l'idéologie de telles figures pour spécifiquement liés à la sphère du continent africain ?

Mots clés : *Gauche ; Idéologie ; Lumumba ; Touré ; Sankara.*

Abstract

The African political field remains marked by a variation, at least theoretical, in its mode of administrative and political management. Because, if the end of the XIXth century consecrated - by the Berlin conference - the territorial division of the continent, then its placing under political and military tutelage, the second half of the XXth century, by opening on the access to sovereignty for several ex-African colonies, is reshaping the political landscape of the continent, by redistributing the map of relations between Africa and the West. Such a change in the relationship of African countries to ex-metropolises remains, a priori, driven by theoretical approaches, of which the figures of Patrice Lumumba, Sékou Touré and Thomas Sankara remain emblematic brands. However, does the political action of the above-mentioned political figures necessarily derive from codified political systems? What traditions or ideological constructions do the theoretical approaches underlying their action derive from? What particularistic traits would make it possible to hold the ideology of such figures as specifically linked to the sphere of the African continent?

Introduction

Au sein d'espaces culturels dominés par la figure du héros tutélaire, la structuration du champ politique semble, généralement, tenir moins de la considération idéologique que de l'affinité affective. Ainsi les notions politiques de Gauche et de Droite, héritées de réalités historiques externes à l'Afrique ne semblent intelligibles qu'à une part marginale au cœur de la grande masse d'acteurs censés en être partisans. Un tel écart entre l'idéologie et le militant se trouve d'autant plus radicalisé que le niveau d'instruction des masses africaines se révèle marginal en période coloniale. Or, généralement associés à la gauche, comment les indépendantistes africains, parviennent-ils à faire adhérer aux idéaux censées sous-tendre leur action ? Mais plus fondamentalement, en quoi les leaders indépendantistes sont-ils eux-mêmes de gauche ? Quels traits caractéristiques permettent de les classer au sein d'un tel champ politique ? S'appuyant sur les trois figures politiques que sont Lumumba, Touré et Sankara, le présent article s'ouvre sur une tentative de clarification conceptuelle de la notion d'idéologie et une description historique du parcours des figures faisant l'objet de l'étude. En second lieu, la réflexion passe en revue le fondement théorique de leur action ; puis examine, en troisième instance, des pistes de dépassement des impasses conceptuelles au sein desquelles se tient généralement le discours politique en Afrique.

I. Des idéologies

1. Approche théorique de l'idéologie

L'on doit au théoricien français Destutt de Tracy, auteur de *Mémoire sur la faculté de penser*¹, l'approche dérivée de la conjonction entre l'idea et le logos grec. De cet assemblage, naît l'idée d'un abord de l'idéologie comme discours rationnel sur les idées, ou encore comme étude scientifique des idées, de leurs origines, de leurs mécanismes et de leurs lois. Dans une telle perspective, l'idéologique jouit d'une acception positive, au sens où elle est ici censée porter le sceau de l'objectivité scientifique, et être entièrement sauvée des pesanteurs de la subjectivité et du parti-pris.

¹ Antoine Destutt de Tracy, 1992, *Mémoire sur la faculté de penser. De la métaphysique de Kant et autres textes*, Fayard, Paris.

Mais une deuxième approche de l'idéologie, connexe à la première, la fixe comme démarche de portée positiviste, c'est-à-dire, posture phénoméniste et rationaliste, caractéristique du discours objectif. En ce sens, relève de l'idéologie toute démarche opposée à l'obscurantisme et visant à se poser comme dispositif cohérent de la pensée, en quête de compréhension de lois régissant le rapport de la science aux phénomènes sociaux. En cette deuxième acception, l'idéologie demeure marquée d'un coefficient positif, dans la mesure où elle est à l'image du positivisme comtien, une démarche visant à affranchir l'esprit des chimères d'une croyance superstitieuse.

Une troisième approche de l'idéologie la déleste de son prestige positiviste, en remettant en cause la prétention à l'objectivité dont l'avaient pourvu les acceptions précédentes. Celui qui jette le pavé dans la mare d'une approche idéalisée de l'idéologie se nomme Karl Marx. Pour lui, loin d'être un discours affranchi de l'estampille de la subjectivité, l'idéologie est une ruse, une manœuvre visant à conditionner les esprits et à déterminer les actions, sous le couvert d'un discours revêtu du sceau de la vérité. Marx entend donc l'idéologie comme le discours légitimant émanant d'un groupe dominant. Censé être structuré à l'aune de l'objectivité, dont elle porte le masque, l'idéologie est en fait, pour Marx, le moyen d'expression d'un groupe particulier ayant la prétention de faire passer ses intérêts particuliers pour des intérêts universels. Dans une telle acception, l'idéologie revêt une connotation péjorative et ramène à un faisceau de spéculations, posées comme idéal et justifiant un ensemble d'actions radicales. Hannah Arendt, dans son livre *Le système totalitaire*² pose l'idéologie comme étant lié au phénomène totalitaire.

C'est cette approche plus ou moins péjorative de l'idéologie qui en constitue le quatrième sens, dont la perception prévaut de nos jours. Ainsi l'idéologie est perçue comme une doctrine s'appuyant sur une démarche unitariste de l'explication du réel, laquelle vise à générer un programme d'action et un ensemble structuré d'idées admises sans remise en cause. C'est une telle approche, qui fait dire à François Revel (2001, p.63) : « *L'idéologie ne peut pas concevoir qu'on lui oppose une objection si ce n'est au nom d'une autre idéologie. Or toute idéologie est un égarement (...) Toute idéologie est intrinsèquement fausse* ».

² Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, 2005, Seuil, Paris.

2. Du clivage entre la gauche et la droite

Si la notion d'idéologie ne s'épuise pas dans la sphère du politique, et ne se limite pas au seul clivage entre la gauche et la droite, il est toutefois impératif de comprendre le sens de la rupture gauche/droite, en raison de sa centralité au cœur du discours idéologique. Mais avant un tel éclaircissement, sans doute faut-il noter que la notion d'idéologie s'étend au-delà de la sphère politique

Lumumba, Touré et Sankara : trois approches idéologiques originales

1. Lumumba : héraut d'une gauche panafricaniste

Comprendre le parcours idéologique de Patrice Lumumba suppose un éclairage historique au sujet de ce militant de la lutte indépendantiste, dont les rapports avec l'ancien colon belge s'achevèrent pour le leader congolais sous le signe de la tragédie. Assassiné en compagnie de deux de ses fidèles, Okito et Mpolo, Lumumba était perçu, par le colon belge et ses partenaires comme un suppôt du communisme international. Dans le contexte de la Guerre froide du début des années 60, Patrice Lumumba est présenté comme professant l'idéologie marxiste. Cité par Jorge Beys, Paul-Henry Gendebien, J. Gérard-Libois, Benoît Verhaegen, Jean van Lierde (1960, p. 832), Lumumba, fondateur du Mouvement national congolais (MNC) s'en défend pourtant :

Pour tromper le peuple, on me traite de tous les épithètes : Lumumba "dictateur", Lumumba "communiste", Lumumba "Moscou", et tant d'autres... Est-ce que quand nous luttions ici, qu'on me jetait en prison parce que je réclamais l'indépendance immédiate, était-ce des Russes qui me conseillaient cela ? Quand nos frères luttèrent partout, était-ce des Russes qui nous instiguaient à réclamer l'indépendance ? Qui nous a exploités durant quatre-vingts ans ? N'est-ce pas les impérialistes ? La reine Elisabeth de Belgique est présidente des Amitiés belgo-russes : est-elle communiste ? Lorsqu'ils parlent contre Lumumba, sachez que Lumumba n'est qu'un

bouc émissaire et la bête noire. Ce n'est pas Lumumba qu'ils visent, mais plutôt vous et l'avenir du Congo !

Mais quoiqu'il s'en défende la syntaxe lumumbienne trahit ce qui apparaît au moins comme une sympathie marxiste. La division du monde induit par la guerre froide désigne le bloc occidental par le qualificatif de « d'Impérialiste », appellation donnée à l'Occident par ses adversaires du bloc de l'Est. Or, en reprenant à son compte une telle terminologie Lumumba avoue implicitement son adversité non pas seulement aux colonialistes, mais aussi et surtout à une idéologie, celle du libéralisme occidental visant par la puissance du capital à soumettre les masses laborieuses, celles d'Afrique et notamment du Congo. Les positions antérieures de Lumumba ne laissaient toutefois pas entrevoir un ancrage de marxisant. Une lecture des écrits du fondateur du Mouvement national congolais (MNC), laisse, en effet, percevoir une variation idéologique le faisant passer d'une gauche *assimilationniste*³ à une gauche souverainiste⁴, laquelle fut perçue par ses adversaires comme la marque de son ancrage au sein de l'idéologie marxiste-léniniste.

Dans son ouvrage *Le Congo, terre d'avenir est-il menacé ?* », Lumumba (1961, p.1961) souligne : « *le désir essentiel de l'élite congolaise n'est pas de méconnaître le bien réalisé, mais d'être belge et d'avoir la même aisance et les mêmes droits compte tenu des mérites de chacun...* ». La revendication idéologique de portée égalitariste situe Lumumba au cœur de la pensée classique d'une gauche dont l'une des constantes universelles est la quête d'égalité. Ici la posture indépendantiste ne s'exprime guère, encore moins la revendication d'un panafricanisme souverainiste. Le leader congolais, gauchisant par sa revendication égalitariste, n'en est pas moins *assimilationniste*, puisqu'il écrit (1961, p. 21), dans le même ouvrage, mielleux au sujet du Roi Belge : « *Nous vous rappelons avec plaisir la déclaration qu'a faite le roi Baudouin, notre roi bien aimé que la Belgique et le Congo ne forment qu'une seule Nation... Notre roi peut-il se tromper ? Avons-nous le droit de douter de son amour à notre égard (...)* ? »

Pourtant, la position idéologique du leader congolais bascule quelques années plus tard. D'une posture de sujet revendiquant l'égalité

³ Nous entendons par la notion de gauche assimilationniste la posture consistant à rechercher une égalité entre personnes, mais à l'intérieur d'un empire colonial. Contrairement à la position militant pour un effondrement de l'empire colonial, la posture assimilationniste veut concilier présence impériale et absence de clivage civil.

⁴ La position souverainiste est celle revendiquant l'indépendance et donc le démantèlement de l'empire colonial. Pour cette approche, seule l'abolition de l'ordre colonial est susceptible de garantir l'égalité universelle.

de droits entre Noirs et Blancs au sein de l'empire colonial, Lumumba apparaît désormais – à l'aube des indépendances – comme le défenseur d'une gauche souverainiste et panafricaniste. Une telle radicalisation, tient de son ralliement à d'autres leaders politiques africains : Nkrumah et Sékou Touré, rencontrés à Accra, courant décembre 1958, à l'occasion de la Conférence du Rassemblement des peuples Africains qui se tient à Accra, sous l'égide de Kwame Nkrumah. Instruit des enjeux intégrationnistes de la lutte indépendantiste, Lumumba opte, à l'image de ses pairs, pour une lutte d'indépendance nationale articulée à la lutte pour la souveraineté du continent. Les paroles de Lumumba en date du 28 Décembre 1958, rapportées par Tony Busselen (2010, p.74) sont révélatrices de sa nouvelle approche : « *L'Afrique est irrésistiblement engagée, pour sa libération, dans une lutte sans merci contre le colonialisme et l'impérialisme* ».

La position idéologique de Lumumba est alors sans équivoque : il opte pour une position de gauche souverainiste et panafricaniste.

2. Touré : du repli nationaliste par défaut

Ahmed Sékou Touré est connu pour être « l'homme du non »⁵ au Général de Gaulle. Pour Philippe Geslin :

Le 28 septembre 1958 est une autre date importante pour la Guinée. A l'issue d'un vote, les Guinéens refusent en effet la proposition de structure communautaire émise par la France. La Guinée, avec à sa tête le président malinké Sékou Touré, devient alors, pour l'ensemble des pays d'Afrique, l'emblème de la lutte pour l'indépendance. Très rapidement, et sans que cela ait été réellement envisagé au moment du vote, les relations avec la France prennent fin de façon brutale. L'encadrement français et les responsables de plantation sont invités par l'ex-gouvernement colonial, parfois sous la contrainte, à

⁵ Alors que la France proposait à ses colonies de rester à l'intérieur du giron français, Sékou Touré fut à la différence d'Houphouët-Boigny ou de Senghor, défavorable à l'entrée de la Guinée à ce qui lui semblait être une caution tacite au refus de souveraineté : Communauté franco-africaine voulue par le général de Gaulle. Mais une telle option, pour aussi spectaculaire qu'elle fut, n'était pas portée par un élan sporadique ou épisodique. Elle faisait écho à une posture clairement revendiquée par le leader guinéen : le marxisme-léninisme comme instrument de souveraineté nationale. Ce choix clairement affiché de rompre avec le capitalisme colonialiste fera de Sékou Touré, une figure modèle de l'indépendance africaine mais aussi la cible d'une opinion favorable aux thèses impérialistes.

regagner la France. Les investissements sont stoppés, notamment pour les projets de barrage destinés à la production d'électricité et pour les travaux d'aménagements sur les plaines côtières

Sékou Touré, mis en joue par l'ancienne puissance coloniale, radicalise sa posture nationaliste, afin de mobiliser les citoyens nationaux contre les manœuvres de déstabilisation ourdies par les forces néo-impérialistes. Le nationalisme autoritaire que lui reproche une partie de ses compatriotes, généralement adoués par l'occident apparaît sans doute comme une réaction au relatif lynchage symbolique dont il est la victime dès son refus de céder aux exigences de l'ex-puissance coloniale. Ceci a le corollaire de renforcer sa filiation au bloc de l'Est. Or, si ses relations avec le monde communiste sont évidentes, Sékou Touré refuse d'apparaître comme un adepte dogmatique du marxisme. À l'image de Lumumba, il indique que son rapport au marxisme est attentant au pragmatisme. Cette position fait dire à André Lewin (2009, p.148) :

M. Sékou Touré se veut et se dit plus pratique que doctrinaire. Il se défend d'être un marxiste idéologue. Il a dit par exemple : ' Qu'on ne m'entraîne plus dans des considérations formelles de lois ; nos lois ne sont que des instruments de travail qu'on change quand elles ne servent plus'. Toutefois, s'il en rejette l'idéologie pure et simple, il est de formation marxiste très poussée et, surtout, il est convaincu de l'efficacité des méthodes marxistes.

Résumer la pensée politique de Sékou Touré reviendrait ainsi à l'énoncer comme tenant d'un marxisme pragmatique, de portée nationaliste et souverainiste.

3. Sankara : de la praxis anti-impérialiste

À l'image de bien de ses pairs, tels que Lumumba et Sékou Touré, Thomas Sankara est aussi connu pour avoir eu une formation de type marxiste. Le fait, en effet, n'est pas tout à fait original, dans la période coloniale et les premières décennies après les indépendances. Ainsi, même une figure comme Houphouët-Boigny qui deviendra un des personnages-clé de la collaboration avec l'ancienne puissance coloniale française aura été lui aussi, à ses débuts, considéré comme un militant du

communisme. C'est à ce titre que certains journalistes hexagonaux le surnommeront le « Thorez africain »⁶, par référence au communiste français Maurice Thorez (1900-1964). Sankara ne tranche donc pas spécialement avec les anciens, sa seule particularité restant son statut de dirigeant ayant émergé pendant la période postcoloniale. Or, s'il apparaît à un moment où son pays est officiellement décolonisé, il ne se défend pourtant pas d'exiger pour sa nation et l'Afrique, le déclin d'un joug qu'il estime être une variante de l'impérialisme des temps coloniaux.

Sankara crée alors et milite, déjà avant son accession au pouvoir, au sein d'un groupe clandestin d'obédience marxiste. C'est à l'intérieur d'une telle cellule qui se formera l'embryon de l'équipe avec laquelle il dirigera le pays dès sa prise des rênes de l'Etat. Bridgette Kasuka (2012, p. 296) souligne :

In 1976, he became commander of the Commando training centre in Pô, a city in southern Burkina Faso which also the capital of Nabouri province whose main ethnic group is Gurunsi. In the same year he met Blaise Compaoré in Morocco. During the presidency of Colonel Saye Zerbo, a group of young officers formed a secret organisation, the « Communiste Officers' Group » (Regroupement des officiers communistes or ROC), whose best-known members were Henri Zongo, Jean-Baptiste Boukary Lingani, Compaoré and Thomas Sankara ».

Pourtant, interrogé le 3 novembre 1985 sur son rapport au marxisme, par l'écrivain camerounais Mongo Beti, Thomas Sankara évoque plutôt son opposition à la domination impérialiste. La teneur des échanges est révélatrice de l'idéologie pragmatique et égalitariste du leader burkinabé.

Êtes-vous marxiste ? Depuis quand ? Á la suite de quelle évolution ? On vous accuse (bassement, c'est vrai, et vous pouvez légitimement objecter que cela ne mérite pas une réponse) de pratiquer une politique inspirée d'un sentiment de vengeance personnelle et non pas fondée sur un choix idéologique. C'est peut-être le moment de vous expliquer.

⁶ « En tout état de cause, « le Thorez africain », comme certains appelaient Houphouët, était le contraire d'un jobard » écrit Paul-Henri Siriex, dans son ouvrage paru en 1986 aux éditions Nathan, Houphouët-Boigny ou la sagesse africaine. Maurice Thorez reste plus de 30 ans une figure centrale du communisme français.

TS - Je suis pour le moment anti-impérialiste. Il en est de même pour le camarade Président. Nous pensons que cela relève d'une idéologie bien précise. C'est déjà suffisant pour nous, pour être utile à notre peuple, surtout lorsque ce peuple ne s'embarrasse pas d'étiqueter ses dirigeants mais les juge surtout à la tâche révolutionnaire⁷.

Sankara ne prêche donc pas systématiquement pour la chapelle politique marxiste. S'il lui emprunte certaines de ses méthodes que sont la révolution martiale, la propagande, l'organisation administrative et politique faisant du président « un camarade », Sankara se défend bien de paraître le satellite d'un quelconque ordre exogène, fut-il marxiste. Le leader burkinabé est ainsi un nationaliste révolutionnaire, revendiquant de fait l'impérialisme d'où qu'il vienne.

II. Lumumba, Touré et Sankara : Postérité théorique et idéologique

1. Dépasser la grille de lecture exogène

Tributaires du champ théorique occidental, les modes de gestion publique en Afrique postcoloniale paraissent marqués d'une extranéité induisant des malaises sociaux plus moins tragiques. Au moins trois indicateurs traduisent un trouble théorique de la gouvernance qu'exacerbe un climat quasi permanent de paupérisation des populations : le mode électoral, le statut de citoyen et l'étendue du pouvoir des pouvoirs publics.

Au niveau d'un mode électoral dominé par le suffrage populaire, se pose déjà le problème de la représentation qu'ont les populations, notamment celles rurales, du vote. Si pour une part importante des citoyens, le pouvoir – sa légitimité et son exercice – sont d'essence divine, comment admettre qu'un candidat, même élu, soit tenu pour légitime sans partager les mêmes valeurs culturelles que celles de ses administrés ? S'impose dès lors, le devoir d'une intensification de la formation à la citoyenneté, afin de rendre au jeu électoral une intelligibilité ayant pour socle l'égalité, la laïcité et l'interculturalité.

⁷ Revue Aujourd'hui l'Afrique, Numéros 103 à 106, Association française d'amitié et de solidarité avec les peuples d'Afrique, 2007, source Université d'Indiana

Or, l'autre point de conflit conceptuel provient déjà même de la notion de citoyenneté, dans un contexte où l'État, généralement délité, a du mal à fédérer toutes les variantes axiologiques d'un espace administratif multiculturel. Le déficit de saisie conceptuelle de la citoyenneté se traduit généralement par des replis régionalistes mettant à mal l'État et débouchant à terme sur des affrontements intra-nationaux.

Un troisième niveau de trouble politico-culturel se traduit par l'absence d'une claire vision de l'étendue des pouvoirs des dirigeants politiques. Une saisie lacunaire du rôle de l'élite induit une anomie au sein des États.

Vaincre, dès lors, la confusion conceptuelle ne passe-t-il pas par la nécessité d'inventer des modèles administratifs et politiques à la fois endogènes et en phase avec les standards internationaux de bonne gouvernance ? C'est ici que s'impose la nécessité d'élaborer de grilles de gestion politique d'inspiration locale tenant compte des spécificités africaines, sans pour autant être complaisantes envers les contre-valeurs perceptibles sur le continent.

L'une de ces formes de théorie politique reste le consciencisme de Kwame Nkrumah.

2. Penser la politique à l'aune panafricaniste

Au regard des échecs politiques et économiques constatés sur le continent plus d'un demi-siècle après la vague d'indépendance des années 60, se pose avec acuité la question de l'adaptation des modèles importés au contexte particulier de l'Afrique. De même, il paraît impérieux de s'interroger sur la pertinence d'une dispersion des efforts des États africains. Pour Gérard Théobald (2014, pp. 363-364), le leader ghanéen Kwame Nkrumah, par un plaidoyer saisissant, recommande un dépassement de frontières entre pays africains. Pour ce faire, il dénonce les regroupements assurant le primat de l'affinité linguistique sur celle territoriale et traditionnelle :

Tandis que nous, les Africains, pour qui l'unité est le but suprême, nous efforçons de concentrer nos efforts dans ce sens, les néocolonialistes font tout pour les rendre vains en encourageant la formation de communautés fondées sur la langue des anciens

colonisateurs. [...] Le fait que je parle anglais, ne fait pas de moi un anglais. De même, le fait que certains d'entre nous parlent français ou portugais, ne fait pas d'eux des Français ou des Portugais. Nous sommes des Africains et rien que des Africains, et nous ne pouvons pas poursuivre notre intérêt qu'en nous unissant dans le cadre d'une Communauté africaine.

Mais une telle Afrique ne rechercherait pas l'unité par volonté de fermeture au monde. Un profond besoin de progrès solidaire et pragmatique habite l'idéal d'une volonté d'unification de la terre africaine. C'est pourquoi Kwame Nkrumah, cité par Gérard Théobald (2014, p. 364) la théorise, comme voie d'échappée à la domination exogène et donc unique moyen d'affranchissement, face au joug impérialiste :

J'estime donc qu'une Afrique unie (entendons : politiquement et économiquement, sur l'ensemble du continent) poursuivrait les trois objectifs que voici : Tout d'abord, nous aurions une planification économique générale à l'échelle continentale. Cela accroîtrait la puissance économique et industrielle de l'Afrique. Tant que nous restons balkanisés, régionalement et territorialement, nous sommes à la merci du colonialisme et de l'impérialisme. En second lieu, nous poursuivrons l'unification de notre stratégie militaire et de défense. Je ne vois pas l'intérêt de faire des efforts chacun de son côté pour entretenir d'importantes forces armées qui, de toute façon, seraient inefficaces en cas d'attaque sérieuse d'un État particulier. [...]

Ainsi, l'idéologie visant le bonheur réel de l'Afrique reste le panafricanisme souverainiste.

Conclusion : en quête de souveraineté

Penser l'idéologie de leaders politiques africains revient en général à réfléchir sur les mécanismes ouvrant à la liberté et à la souveraineté en vue d'une prospérité des citoyens du continent. Qu'il s'agisse de Patrice Lumumba, de Sékou Touré ou de Thomas Sankara,

deux constantes demeurent : la quête de souveraineté et le besoin d'unité en vue d'un accès à cette souveraineté génératrice de prospérité. Par-delà les considérations théoriques et les impératifs doctrinaux, l'urgence des alertes sociales impose au leader africain des choix pragmatiques. L'examen de l'itinéraire pratique des trois figures investiguées met en lumière l'aspiration à une société égalitaire et souveraine, mais la lutte contre la précarité impose une vision libre des pesanteurs doctrinales. Les exigences d'un monde dominé par le libéralisme économique confinent les continuateurs des trois figures analysées à un devoir de perestroïka, au sens s'impose à eux l'exigence de reformer leurs conceptions idéologiques de base, de sorte à être compétitifs face aux exigences d'un monde dominé par le consumérisme libéral. Cet effort d'adaptation des gauches africaines apparaît ainsi comme une voie de survie diplomatique, dans un contexte où la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire International, restent les principaux fournisseurs d'aide au développement émanant de la sphère du monde libéral. Concilier ancrage de gauche et prospérité économique reste ainsi une gageure à laquelle les gauches africaines contemporaines n'ont pas intérêt à déroger.

Bibliographie

- ARENDT, Hannah**, 2005, *Le système totalitaire*, Paris, Seuil.
- BERTHOU, Benoît, DELÈGUE Vincent, GUISLAIN, Gilbert**, 2005, Paris, Studyrama.
- BEYS, Jorge, GENDEBIEN, Paul-Henry, VERHAEGEN, Benoît, VAN LIERDE, Jean**, 1960, Bruxelles, Centre de recherche et d'information socio-politiques.
- BUSSELEN, Tony**, 2010, *Une histoire populaire du Congo*, Bruxelles, Aden
- **DESTUTT DE TRACY, Antoine, Louis, Claude**, 1992, *Mémoire sur la Faculté de penser ; de la métaphysique de Kant, et autres textes*, Paris, Fayard.
- DUMONT, Fernand**, 1960, *Structure d'une idéologie religieuse*, Recherches sociographiques, vol. 1, n° 2, 1960, p. 161-189
- HUGO, Victor**, 1985, *Actes et Paroles IV, 1879*, Œuvres complètes. Politique, Paris, Robert Laffont.
- JOURDAN, Jean-Paul**, 2000, *Documents d'histoire contemporaine : Le XIXe siècle*, Bordeaux, Presses Univ de Bordeaux.

- KASUKA, Bridgette**, 2012, Prominent African Leaders since Independence, Scotts Valley Bankole Kamara editor.
- LACHNITT**, Christophe, 2019, Prêt-à-penser et post-vérité : Le suicide numérique de la démocratie, Paris, BoD.
- LEWIN, André**, 2009, Ahmed Sékou Touré (1922-1984) Président de la Guinée - Tome 2 (1956-1958), Paris, L'Harmattan.
- LUMUMBA**, 1961, Patrice, Le Congo, terre d'avenir est-il menacé ? Bruxelles, Office de publicité.
- MADIRAN, Jean**, 1978, La droite et la gauche, Paris, Nouvelles Editions Latines.
- MUXEL, Anne, CACOUAULT, Marlaine**, 2001, Les jeunes d'Europe du sud et la politique, une enquête comparative, France, Italie, Espagne, Paris, L'Harmattan
- N'KRUMAH, Kwame**, 1964, L'Afrique doit s'unir, Paris, Présence africaine.
- REVEL, Jean-François**, 2001, La grande parade : Essai sur la survie de l'utopie socialiste, Paris, Plon.
- SIRIEX, Paul-Henri**, 1986, Houphouët-Boigny ou la sagesse africaine, Paris, Nathan.
- THÉOBALD, Gérard**, 2014, La Liberté est ou n'est pas, Paris, Publibook.